NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

70 N° 3 1948

L'Univers rival de l'homme-Dieu

René THIBAUT (s.j.)

p. 245 - 256

https://www.nrt.be/es/articulos/l-univers-rival-de-l-homme-dieu-2782

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

L'UNIVERS RIVAL DE L'HOMME-DIEU

Depuis la chute originelle, il y a toujours eu des idoles pour disputer à l'invisible Dieu l'adoration du genre humain. Les images mêmes des perfections divines retenaient le culte qu'elles avaient mission de faire rendre à leur Auteur. Quand l'idolâtrie fut devenue à peu près générale, Dieu résolut, pour sauver le genre humain, de lui offrir de son Etre infini une image adorable. Alors apparut Jésus de Nazareth, Dieu fait homme. Seulement, même en Jésus, l'humanité visible ne se laisse adorer qu'en tant qu'assumée par le Verbe elle signifie la Charité divine. Voilà pourquoi elle disparaît dès que, glorifiée, elle risque d'accaparer pour elle-même le culte qui doit monter jusqu'à la Personne divine, jusqu'au Fils de Dieu indissolublement Un avec le Père et l'Esprit. La pire des idolâtries serait d'adorer un être indépendant dans la nature humaine du Christ.

Si le Christ n'a pas aussitôt détrôné toutes les idoles, si, après plus de dix-neuf cents ans, il n'a pas encore conquis l'adoration du genre humain, c'est précisément que sa sainte humanité n'a point voulu devenir une idole et n'est demeurée visible que sous les apparences significatives du Pain et du Vin.

Tout relatif qu'il est à cause de cette discrétion même, le triomphe de l'Homme-Dieu n'en est que plus admirable. Devant l'Hostie que les prêtres présentent aux nations évangélisées comme aux générations successives, les genoux fléchiront de plus en plus nombreux, tandis que les vieilles idoles seront foulées aux pieds.

Quel dieu visible pourrait bien arracher encore à l'Homme-Dieu les âmes sauvées de l'idolâtrie ? Celui-là serait incontestablement l'Antéchrist. Or, depuis la Renaissance, on voit grandir irrésistiblement la fascination que l'Univers progressivement dévoilé par la science exerce sur ceux-là même qui ont appris à connaître non seulement le Créateur, mais le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

L'univers visible à l'œil nu paraissait trop petit pour éclipser la gloire de Celui qui, s'élevant jusqu'au plus haut des cieux, avait mis le monde entier sous ses pieds. Mais à l'œil armé du télescope l'Univers se révèle sans fin par en haut, comme à l'œil armé du microscope il se révèle sans fin par en bas. Infini dans l'espace, pourquoi serait-il borné dans le temps ? Le Christ, sans doute, a dit que sa gloire était avant que le monde fût (Jn. XVII, 5) et que ses paroles ne passeraient pas comme le ciel et la terre (Mc. XIII, 31), mais il parlait de l'univers visible à l'œil nu (1), et d'ailleurs l'Univers sans commencement ni fin prétend supplanter l'Homme-Dieu.

(1) Saint Thomas tient fermement pour vérités de foi le commencement et

Et d'abord, l'Univers écrase certainement l'humanité par ses dimensions énormes dans le temps et dans l'espace. Pascal a beau dire : « Par l'espace, l'univers me comprend et m'engloutit comme un point ; par la pensée, je le comprends » (2), lui-même renonce à comprendre l'immensité que font pressentir les découvertes scientifiques et il écrit cette fois : « Tout ce monde visible n'est qu'un trait imperceptible dans l'ample sein de la nature. Nulle idée n'en approche. Nous avons beau enfler nos conceptions au delà des espaces imaginables, nous n'enfantons que des atomes au prix de la réalité des choses » (3). Ce n'est point le savant Pascal, c'est le poète mystique saint Jean de la Croix qui a osé affirmer : « Une seule pensée de l'homme vaut plus que le monde tout entier » (4). Qu'est-ce qu'une pensée fugitive, si géniale qu'elle soit, en face d'un monde qui décourage l'effort de l'âme pour le saisir ? Qu'est-ce que l'âme elle-même dont la durée est apparemment si courte au prix de la durée universelle ? Et Pascal malgré sa foi chrétienne conclut : « Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie » (5).

Sans doute, on sait depuis longtemps que l'Univers a existé avant l'homme et déjà saint Cyrille de Jérusalem voyait notre terre comme un grain de poussière en comparaison de la sphère céleste (6), mais on croyait néanmoins que ce grain de poussière occupait le centre de l'énorme sphère qui tournait autour de lui. Ainsi le géocentrisme recommandait d'autant plus sûrement l'anthropocentrisme que la terre était plus petite, puisque dès lors ce n'était point à sa masse qu'elle devait sa place privilégiée au sein du Tout, mais à la dignité de l'Homme qu'elle portait. L'Univers n'écrase l'humanité que depuis qu'il a cessé de graviter autour d'elle. A l'œil nu, l'Univers semblait fait pour l'homme ; vu au télescope, il a l'air de se soucier de l'humanité ni plus ni moins que de la biosphère : il lui permet d'exister un instant, c'est tout.

La révélation chrétienne avait magnifié la terre pour mieux élever l'humanité et finalement l'Homme-Dieu au-dessus de l'Univers. La science moderne a détrôné la terre d'abord, puis l'humanité dont elle a lié le sort à celui de la biosphère, enfin l'Homme-Dieu qu'elle remplace par l'Univers, objet unique de ses recherches.

Qui oserait encore prétendre que l'Univers, tel que l'a dévoilé l'astronomie, est fait pour l'homme ? « On a déjà compté plusieurs millions

---

le renouvellement du monde ; mais, selon lui, la raison est impuissante à démontrer ces vérités. Aujourd'hui, les croyants eux-mêmes se risquent à mettre en question le commencement non moins que le renouvellement de l'Univers. Cfr Sertillanges, *L'idée de création*, Paris, (1945), pp. 16, 19.

(2) *Pensées*, édit. Brunschvicg, n° 348.
(3) *Ibid.*, n° 72.
(4) Hoornaert, *L'âme ardente de saint Jean de la Croix*, 1928, p. 26.
(5) *Pensées*, n° 206.
(6) *Catéch.*, 15, 24 et 6, 3.

de galaxies distantes en moyenne les unes des autres de deux millions d'années de lumière » (7). Notre galaxie, la Voie lactée, a un diamètre de 200.000 années de lumière, et les autres rivalisent probablement avec elle. Chaque galaxie est formée de millions de millions d'étoiles. Or, pour vivre, il suffit à l'humanité d'avoir une étoile, une seule étoile à bonne distance ! Mais cela ne suffit point, dira-t-on, pour suggérer à l'esprit humain la grandeur de Dieu. Dieu, « ce *millionnaire d'étoiles* », *comme l'appelle Hugo*, ce *milliardaire*, dirait-il aujourd'hui, a créé tous ces océans de feu pour nous verser des gouttes de lumière. Tandis que l'unique soleil est trop lumineux pour être regardé en face, mais éclaire en revanche toute la terre, les innombrables étoiles n'ont pas plus d'éclat qu'il n'en faut pour être vues, soit à l'œil nu, soit au télescope, soit grâce à la plaque photographique accumulant sur soi la pâle lueur jusqu'à la rendre perceptible, soit enfin par le moyen de la cellule photoélectrique (8). C'est ainsi que le nombre des étoiles cataloguées a passé de 1.020 en 1457 à 1.553 en 1600, à 2.934 en 1725, à 47.000 en 1800, à un demi-million en 1870, à un million en 1900, à trois millions et demi en 1930 (9).

Le ciel étoilé, s'il est fait pour nous, n'a pu être fait que pour être contemplé. Il se dévoile la nuit quand l'ombre dérobe la terre à la vue de l'homme, quand le silence et le repos invitent l'âme au recueillement et à la méditation. Nul homme intelligent ne saurait alors lever les yeux au ciel sans y lire le nom de Dieu. Il n'est pas besoin d'un Champollion pour déchiffrer ces hiéroglyphes-là !

Hélas ! le Dieu que révèlent les astres n'est point le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ. C'est un Dieu effrayant, comme le confesse Pascal, un Dieu implacable, insensible à nos misères, c'est l'antique Fatalité que les savants nomment le Déterminisme absolu.

Partout ailleurs c'est la même image désespérante que la Nature nous met sous les yeux. La science a condamné sans appel le finalisme enfantin qui signalait en toute chose une attention providentielle à l'adresse de l'homme. Voici le jugement impartial d'un savant croyant : « Le mécanisme a toujours fait reculer devant lui les explications finalistes immédiates ; diverses apparences de finalité globale relèvent certainement de rencontres fortuites ; la Nature, à notre point de vue humain, est aussi souvent illogique et cruelle qu'ingénieuse et maternelle » (10).

Les plus récentes découvertes semblent, il est vrai, avoir sérieusement ébranlé le déterminisme scientifique, mais elles ne font place à la liberté et au miracle qu'en ouvrant la porte toute large au hasard,

(7) Pierre Teilhard de Chardin, *Vie et Planètes*, dans *Etudes*, t. 249, 1946, p. 149.
(8) Cfr André George, *Naissance des Mondes*, *Ibid.*, t. 238, 1939, p. 11.
(9) Cfr Monod citant Henri Mineur, dans *Dévalorisation de l'Homme*, Paris, 1935, p. 13.
(10) L. Cuénot, *Invention et finalité en biologie*, Paris, 1941, p. 6.

et le Dieu Hasard n'est pas plus rassurant ni plus chrétien que la fatalité. Écoutons l'étrange profession de foi d'un savant catholique : « L'expérience ne nous apprend-elle pas que les choses ne réussissent qu'au prix d'un gaspillage et d'un hasard fous, dans la nature ? Un concours de chances scandaleusement fragile préside régulièrement à la naissance des êtres les plus précieux et les plus essentiels. Inclinons-nous devant cette loi universelle, où, si étrangement pour nos esprits, le jeu des grands nombres se mêle et se confond avec la finalité » (11).

Fatalité ou hasard, l'Univers est amoral. Mais ce caractère même n'empêche-t-il pas d'y voir l'image du Dieu trois fois saint, la créature de l'Etre infiniment sage et bon ? N'est-ce point la croyance au Créateur tout-puissant qui a exaspéré la souffrance humaine en posant l'insoluble problème du mal ? Le dualisme antique permettait du moins à l'humanité de se révolter contre le dieu mauvais et d'excuser le bon Dieu. La foi chrétienne n'apporte d'autre explication des maux qui nous accablent que le péché originel.

Est-il admissible que la faute d'un homme ait à ce point corrompu l'Univers ? Tout récemment encore, on a eu l'audace de présenter l'évolution universelle comme une régression ou une corruption dont la désobéissance d'Adam serait seule responsable (12). Saint Thomas déclare que cela n'a pas le sens commun (13). Et la science moderne lui donne raison. Elle met hors de doute que les désordres qui déparent à nos yeux la matière et la vie font partie de la constitution même des choses. L'homme libre a pu se gâter lui-même, mais l'Univers a toujours été ce qu'il est. Qu'on soit fixiste ou évolutionniste, le mal est aussi vieux que le monde. « Si l'on ne conçoit guère un Dieu sage et bienveillant organisant lui-même la vipère, le boa, la tsé-tsé, les microbes de la rage ou du croup, on ne comprend pas mieux ce même Dieu intelligent et bon, élaborant un plan d'évolution où de pareils produits seraient prévus et voulus. Ces êtres répugnants et effroyables n'apparaissent à notre mentalité que comme le résultat de forces aveugles se déployant à l'aventure » (14). Les horreurs du monde animal, « cette tuerie qu'on appelle par antiphrase l'harmonie de la nature » (Claude Bernard), se justifient, comme toutes les monstruosités physiques, comme les collisions d'astres et le reste, non par le péché originel de l'homme, mais par le défaut originel de l'Univers partiellement livré au hasard.

On ne peut nier une certaine finalité dans le cours des événements ou de l'évolution mondiale, mais c'est une finalité hasardeuse. Comme le néant imprègne l'être, comme le vide est en proportion ma-

(11) Teilhard de Chardin, *art. cit.*, p. 157.
(12) Cfr Salet et Lafont, *L'Evolution régressive*, Paris, 1943.
(13) *Summa th.*, I, q. 96, a. 1, *ad secundum*.
(14) Turmel, *Histoire des dogmes*, IV, p. 42.

jeure mêlé à la matière, comme la mort est inséparable de la vie, ainsi le hasard fait partie de la finalité. Il est vrai, par exemple, que les astres ne se cognent qu'exceptionnellement, mais les énormes distances qui les séparent suffisent à prévenir habituellement les rencontres désastreuses. Il est vrai également que la plupart des espèces survivent à la lutte pour l'existence, mais l'extrême profusion des semences ou des germes n'assure cette persistance que par un gaspillage apparemment plus digne du hasard que de Dieu. On comprend après cela le mot de Darwin à Romanès « qu'en regardant l'univers dans son ensemble, il lui semblait évident qu'il procédait d'une intelligence ordonnatrice, mais qu'en venant au détail, il sentait s'évanouir cette image et n'était plus en face que des éléments en conflit s'organisant par leur conflit même » (15).

Cette finalité hasardeuse n'aurait pas fait peur à saint Thomas. Bien qu'il connût le texte biblique qui affirme que le Créateur a tout réglé avec mesure, avec nombre et avec poids (*Sagesse*, XI, 20), il n'en déclarait pas moins tranquillement : « *Ordo divinae providentiae exigit quod sit casus et fortuna in rebus* » (16). Pour un esprit comme le sien, dont la faculté métaphysique, loin d'être atrophiée comme elle l'est chez les savants modernes, s'exerce spontanément et vigoureusement, les désordres naturels prouvent tout simplement que l'ordre n'est point nécessaire mais contingent. Tout comme le néant mêlé à l'être, le hasard dans la finalité manifeste l'indigence de l'Univers et son impuissance à se poser tout seul dans l'existence. Puisque le néant absolu et le hasard pur sont des absurdités évidentes, plus il y aura de non-être et de désordre dans le monde et plus il sera clair que le monde exige un Créateur. Ainsi les adorateurs de l'Univers sont d'autant moins excusables que la finalité est plus hasardeuse.

Dieu ne se fait pas : il est nécessairement parfait. L'Univers se fait ou se défait, selon que l'on considère la vie ou la matière : il n'est donc pas Dieu et c'est par la puissance de Dieu qu'il est venu à l'existence et s'y maintient. Peut-être les savants contemporains seraient-ils encore sensibles à cette évidence métaphysique, — car le problème du mal les touche assez peu en général —, s'ils n'avaient pris la mauvaise habitude de mettre en doute tout ce qui n'est pas traduisible en langage mathématique. La certitude mathématique a tué chez eux la certitude métaphysique (17).

Puisque saint Thomas leur accorde que notre monde aurait pu

(15) Sertillanges, *Dieu ou rien*, Paris, 1933, I, p. 55.
(16) *Summa contra Gentes*, l. III, c. 74.
(17) Il y a encore des savants métaphysiciens, mais, comme ils sont tous croyants convaincus, leur certitude métaphysique ne se distingue pas bien de leur foi. On sait d'ailleurs qu'en dehors des premiers principes les évidences métaphysiques ne sont pas contraignantes comme les évidences mathématiques.

n'avoir pas de commencement, ils ne voient pas pourquoi il aurait besoin d'un Créateur. Tout se passe comme si l'Univers se faisait tout seul. Même s'il y a un Dieu distinct de l'Univers, ce Dieu inconnaissable a délégué tous ses droits à la seule réalité que nous puissions connaître avec certitude. Si les chrétiens ont le droit d'adorer l'Homme-Dieu, pourquoi les savants ne pourraient-ils vouer un culte à l'Univers ?

L'Univers ne se dérobe point à ses adorateurs comme le Dieu des chrétiens, comme l'Homme-Dieu lui-même qui a disparu après une courte apparition dans un petit coin de terre. L'Univers se révèle à l'enfant dès qu'il ouvre les yeux ; il pénètre dans son âme par les sens et s'y construit progressivement, d'abord avec une rapidité extrême, aussi longtemps que l'enfant est libre de regarder, de toucher, d'écouter, de flairer et de goûter comme il veut ; ensuite, lentement ou même plus du tout, par la faute des éducateurs, qui arrachent à la nature les élèves qu'elle instruisait si bien, et par la faute des élèves eux-mêmes, qui cherchent dans les livres un faible écho des leçons de la nature et finissent par fermer les yeux et les oreilles sur tout ce qui est étranger à leurs mesquines occupations. Seuls, les savants consacrent toute leur vie à la construction de l'Univers, et l'Univers reconnaissant les béatifie ici-bas.

Les vrais savants sont peu sensibles, avons-nous dit, au problème du mal. Pour eux, il n'y a pas d'autre mal que l'erreur, pas d'autre péché que la falsification de la nature. C'est pourquoi ils apportent de continuelles retouches à l'image qu'ils se font de leur Dieu pour la rendre toujours plus ressemblante. C'est dans cette soumission au réel que se manifeste leur culte de l'Univers. Ils savent que « la possibilité d'atteindre à la vérité par approximations successives est, plus que toute autre chose, la source des triomphes de la science » (18). Triomphes modestes et chèrement payés : « Un savant se dévoue pour un chiffre », il meurt « pour conquérir non pas la vérité tout entière, mais le plus petit de ses éléments » (19). Tandis que le croyant met son héroïsme à garder intact le dépôt de la révélation, le savant est toujours prêt à jeter par terre la construction reçue. C'est ainsi que, non sans courage, « le physicien a été obligé trois ou quatre fois depuis vingt ans de reconstruire sa raison et, intellectuellement parlant, de refaire sa vie » (20). Justement, semble-t-il, Alfred Croiset découvre dans l'esprit scientifique « une très noble forme d'esprit religieux » (21).

Il y a quelques années, le renoncement des savants fut mis à une

(18) Bertrand Russell, *Le Mysticisme et la logique*, tr. fr., Paris, 1922, p. 100.
(19) Guyau, *Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction*, Paris, 1896, p. 172.
(20) G. Bachelard, *Le nouvel esprit scientifique*, Paris, 1941, p. 175.
(21) Préface à la *Crise morale des Temps nouveaux* de Paul Bureau, 3e édit., p. IX.

rude épreuve, comme on vient d'y faire allusion. Depuis la Renaissance, la science s'était faite de plus en plus déterministe. Les lois qu'elle formulait ne souffraient pas d'exception, et, seuls, les savants croyants n'osaient nier la liberté et le miracle déclarés par les autres antiscientifiques. Heureusement pour la science, elle ne put indéfiniment fermer les yeux sur le hasard, comme elle écartait le libre arbitre et le phénomène miraculeux. Un jour, il apparut aux chercheurs consciencieux que la matière même n'était pas absolument déterminée et que les fameuses lois sans exception étaient seulement des lois statistiques, dont les écarts étaient, à vrai dire, négligeables dans le domaine jusque-là atteint par l'observation. L'Univers se révélait composé « de plans successifs où la rationalité et l'irrationalité iraient alternant, jusqu'à des profondeurs et jusqu'à des hauteurs insondables » (22). Ce fut une révolution, mais la science lui dut son salut. En voulant rationaliser tout le réel, la science déterministe identifiait le divers et, par une marche inconsciente mais irrésistible, tendait ainsi à la sphère vide de Parménide (23) ! L'Univers scientifique allait s'évanouir dans l'espace ou se réduire à un chiffre, quand, obéissant à la sommation du réel quantique, les savants se décidèrent à faire place au hasard dans leur construction.

Ont-ils pour autant renoncé à exclure la liberté et le miracle ? Albert Bayet dénonce le danger de cette conversion qu'il flétrit comme un retour à la barbarie : « Par la fissure ouverte dans le mur du déterminisme, c'est tout un flot de mentalité pré-logique qui pourrait passer. Mais, précisément parce que l'indéterminisme est de nature à provoquer une telle régression de l'intelligence, il est impossible de le confondre avec les bonds en avant que sont la relativité et le quantisme. Il n'y a pas analogie, mais bien opposition profonde, entre les théories audacieuses par lesquelles la raison se dépasse elle-même pour mieux prévoir, et la philosophie vieillote qui rouvre la porte au libre-arbitre, voire aux puissances occultes, et découvre dans l'atome des raisons de croire à la Bible » (24). La même inquiétude apparaît chez Marcel Boll qui la dissimule mal sous le sarcasme : « La découverte de Heisenberg a été le prétexte d'un hallali, d'une curée, d'une danse du scalp sur les prétendues ruines de la conception scientifique du monde, accusée d'avoir péché contre l'esprit. Le branle a été donné par des astronomes renommés, par des physiciens authentiques, qui, en psychologie, n'ont que la mentalité d'un écrivain ou d'un avocat. Les médecins, les juristes, les métaphysiciens firent chorus à qui mieux mieux. Tous les spiritualistes, qui rongeaient leur frein depuis deux ou trois générations, se sont précipités sur cette

(22) Sertillanges, *Dieu ou rien*, Paris, 1933, I, p. 42.
(23) Emile Meyerson, *Du cheminement de la pensée*, Paris, 1931, II, p. 489.
(24) *Qu'est-ce que le Rationalisme ?*, Paris, 1939, p. 179.

manne céleste, en proclamant sentencieusement s'appuyer désormais sur la plus exacte des sciences, sans soupçonner qu'ils profitaient, en quelque sorte, d'un abus de pouvoir » ([25]). Ce sont évidemment des partisans qui parlent ainsi, nullement des savants.

Voici comment s'exprime un véritable savant : « Il n'est peut-être pas interdit de penser qu'un jour la physique pourrait retrouver à l'échelle microscopique le déterminisme rigoureux dont l'étude du monde macroscopique (où h est absolument négligeable) lui avait naguère suggéré la notion ; mais, dans l'état actuel de nos connaissances, une telle évolution de la physique quantique nous paraît personnellement très peu probable... Les incertitudes quantiques paraissent bien être irréductibles et l'indéterminisme qui en résulte ne paraît pas devoir être levé par le progrès futur de nos connaissances » ([26]).

Mais, sans le déterminisme rigoureux, la science est-elle encore possible ? Langevin répondait non ; Louis de Broglie se contente d'avouer : « Il y a beaucoup plus de mystère qu'on ne le croit souvent dans le simple fait qu'un peu de science est possible » ([27]).

L'Univers n'a jamais été plus mystérieux qu'aujourd'hui. Son pouvoir de fascination n'a jamais été si grand. On s'étonne que les ennemis de la foi chrétienne n'aient pas prétendu tout de suite que l'irrationnel constaté dans le réel divinisait le monde en l'élevant bien au-dessus des prises de la raison humaine. La religion du Monde a maintenant ses mystères comme la religion du Christ. Plus que jamais l'Univers se pose en rival de l'Homme-Dieu !

La prochaine hérésie sera de vouloir les réconcilier sans humilier le Monde devant le Christ. Il suffit pour cela de confondre le surnaturel avec le naturel. Alors l'expérience mystique ou religieuse ne se distingue plus radicalement de l'expérimentation scientifique ; elles ont toutes deux le même objet, la même réalité mystérieuse touchée seulement à des plans différents. La science et la foi ne devraient plus se combattre ni se limiter l'une l'autre, mais se compléter et s'unir à force de docilité au réel. Alors le Christ apparaîtrait comme le sommet de l'Univers dont, mieux que personne, il aurait senti la divinité, et le christianisme ne serait pas autre chose que l'écho de son expérience mystique. Prêtres et savants n'auraient plus qu'à unir leurs efforts pour doter le genre humain d'une explication intégrale de la réalité.

C'est bien pour acculer le christianisme à cette capitulation déshonorante que la science n'a cessé depuis la Renaissance d'opposer sa conception de l'Univers à l'interprétation qu'en donnait la Bible. Nous avons dit plus haut comment le géocentrisme d'abord, puis l'anthro-

(25) *Les quatre faces de la Physique,* Paris, 1939, pp. 242 s.
(26) Louis de Broglie, *Continu ou discontinu en physique moderne,* Paris, 1941, pp. 66, 74.
(27) *Ibidem,* p. 89.

pocentrisme avaient été scientifiquement discrédités. Tous les concordismes ont piteusement échoué. Finalement, pour prévenir jusqu'à la possibilité même des conflits, la foi, sans baisser pavillon pour autant, a quitté les eaux où la science voguait plus sûrement qu'elle. Gardant le monde invisible, le christianisme abandonnait aux savants les phénomènes de l'Univers.

Désormais la science ne peut plus atteindre la foi, mais elle lui a enlevé le Monde visible, le seul qui compte pour la plupart des hommes (28). Le ciel théologique cesse de prolonger le ciel astronomique (29), et l'on peut se demander où l'Homme-Dieu s'est retiré en attendant le dernier jour. Ainsi la science continue à porter ombrage à la foi et l'Univers à éclipser l'Homme-Dieu.

Il faudra, pour triompher, que l'Homme-Dieu apparaisse avec l'Univers sous ses pieds. Ce n'est pas sans raison que la tradition chrétienne associe la fin du Monde à la Parousie glorieuse. L'Univers actuel disparaîtra parce qu'il a été fait pour passer et non pour demeurer. A sa place, le Christ ressuscité inaugurera un Monde nouveau, définitif celui-ci, et dont seront bannis les adorateurs impénitents de l'ancien monde jeté au feu avec eux. Cette espérance familière aux croyants d'autrefois fait figure aujourd'hui de crime de lèse-nature aux yeux de beaucoup de catholiques même. Telle est la fascination de l'Univers.

Faudra-t-il attendre la fin des temps pour que soit efficacement conjurée la tentation de préférer l'Univers visible au Christ disparu ? Heureusement non. La mort, ce salaire du péché, est devenue, grâce à la résurrection du Sauveur, le fondement phénoménal, si l'on peut dire, de l'espérance d'une vie immortelle. C'est par cette mort qui menace d'anéantir notre personnalité, c'est par là, dans l'ordre des choses visibles, que l'Homme-Dieu arrache les hommes, ses frères, à la fascination de l'Univers. Car de l'Univers nous ne pouvons espérer l'immortalité personnelle. « Moi, moi seul, a dit Jésus, je suis la Résurrection et la Vie » (Jn. XI, 25).

Les adorateurs du Monde ont bien quelque espoir d'immortalité pour le genre humain dont les générations se succéderaient sans fin, mais les individus doivent, selon eux, renoncer à vivre éternellement ailleurs que dans l'espèce. Ainsi la religion du Monde exige de ses adeptes une abnégation autrement radicale que la mortification chrétienne. Il est vrai que cette monstrueuse abnégation tolère à côté

(28) « La foi finira par se cantonner dans un certain nombre de mots ayant la prétention de représenter des vérités métaphysiques inaccessibles à l'observation et à l'expérimentation. Alors en effet la science ne pourra plus atteindre la foi, mais du moins elle aura conquis le monde » (Le Dantec, *Le Conflit*, Paris, 1901, p. 224).

(29) « Le ciel théologique doit s'accorder avec le ciel astronomique, sous peine de déchéance » (C. Flammarion, *La Mort et son mystère*, Paris, 1920, I, p. 27).

d'elle et favorise même toutes les recherches égoïstes. S'il reste une morale, elle est sans obligation ni sanction.

A la résurrection générale qu'a promise le Christ, la religion du Monde oppose le progrès indéfini de l'humanité. Les découvertes modernes sont le gage de ce progrès, jadis invraisemblable, comme la résurrection du Christ est le gage de la résurrection finale. Mais les inventions scientifiques s'imposent aux plus aveugles, tandis que le fait de la résurrection semble à beaucoup battu en brèche par la critique historique. Viendra un jour, pensent-ils, où la foi seule assurera que l'Homme-Dieu est ressuscité. Mais aussi on voit venir le jour où les inventions scientifiques réduiront en cendres ce progrès qu'elles faisaient présager sans fin !

A l'école du Sauveur infiniment pitoyable (Mt. XI, 28 s.), nous sommes sans doute invités à sacrifier les jouissances du temps aux joies de l'éternité, qui seules peuvent donner la paix à notre cœur et la lui donnent en effet dès ici-bas par l'espérance, mais non pas à immoler notre personne à l'Univers impersonnel. Au contraire, à l'école de la nature, on apprend à se soumettre à cette loi d'airain qui ne tient aucun compte de l'individu. Car « l'important, en elle, ce sont les idées qui s'y font jour, ses inventions, plutôt que ses réalisations matérielles, dont on voit bien qu'elle fait si peu de cas » (30). C'est pourquoi « les savants modernes sont de ceux qui n'ont pas d'espérance, *oi mê echontes elpida,* comme disait saint Paul : nous sommes *individuellement* trop peu selon la science pour vivre toujours *individuellement* » (31).

Au fond, le conflit n'est point entre la science et la foi, mais plutôt entre la science et l'amour. « Dans la question de l'immortalité individuelle, deux grandes forces tirent en sens contraire la pensée humaine : la science, au nom de l'évolution naturelle, est portée à sacrifier partout l'individu ; l'amour, au nom d'une évolution supérieure, morale et sociale, voudrait le conserver tout entier. C'est l'une des plus inquiétantes antinomies qui se posent devant l'esprit du philosophe » (32).

Le redoutable penseur qui a écrit ces lignes n'attendait que de la mort la solution de l'inquiétante antinomie : « La mort, pour le philosophe, cet ami de tout inconnu, offre encore l'attrait de quelque chose à connaître ; c'est, après la naissance, la nouveauté la plus mystérieuse de la vie individuelle. La mort a son secret, son énigme, et on garde le vague espoir qu'elle vous en dira le mot par une dernière ironie en vous broyant ; que les mourants, suivant la croyance antique, devinent, et que leurs yeux ne se ferment que sous l'éblouissement d'un éclair. Notre dernière douleur reste aussi notre dernière

(30) Sertillanges, *Les Mystères de la Foi,* p. 23.
(31) Guyau, *L'irréligion de l'avenir,* Paris, 1906, p. 461.
(32) *Ibidem,* p. 464.

curiosité » (33). Nous, chrétiens, nous connaissons le mot de l'énigme, et l'éclair éblouissant ne nous confondra pas. Mais ce n'est point avec curiosité que nous l'attendons, c'est avec amour et confiance. A la mort de chacun comme à la fin des temps, l'avènement du Christ se produira comme l'éclair (Lc. XVII, 24).

En vérité, écrivait Bergson, si nous étions sûrs, absolument sûrs de survivre, nous ne pourrions plus penser à autre chose. Le plaisir serait éclipsé par la joie » (34). Cette joie, vigile de l'éternelle béatitude, les chrétiens sincères la possèdent dans l'espérance qui leur rend facile le renoncement aux plaisirs passagers.

La récompense même du croyant a l'air, pour le savant incrédule, d'une tentative de corruption. Aucun élément affectif ne peut, selon lui, troubler la pureté de son observation. Libre, la foi est antiscientifique. On a dit que les savants ajoutaient pourtant foi aux observations de leurs collègues : sans doute, mais c'est en se réservant le droit de les contrôler. On a dressé la liste imposante des savants qui furent en même temps des croyants convaincus, mais ce n'est point la science qui les a menés à l'école du Christ. L'exemple de Pasteur et tout ce qu'il a pu dire en faveur du christianisme laisse les savants non croyants insensibles, parce que leur devoir, pensent-ils, est de ne rien admettre qui ne soit démontré. Or, de l'aveu même des apologistes, la certitude du fait de la révélation est libre, c'est-à-dire qu'elle n'est pas irrésistible et qu'il faut un grain tout au moins de bonne volonté pour l'avoir.

Le savant non croyant enviera parfois cette foi béatifiante, mais, la comparant à l'état de crédulité que produit une vapeur anesthésiante, il s'estimera davantage de n'y avoir pas recours dans les souffrances et les affres de la mort. « L'incroyance, proclame-t-il fièrement, est, chez le philosophe, une vertu positive, comme l'intrépidité chez le soldat » (35). Trop de croyants apeurés qui redoutent beaucoup plus le feu de l'enfer que la superstition, trop d'apologistes ignorants dont « le métier n'est pas de chercher la vérité, mais de faire croire qu'ils la possèdent » (36), trop d'apôtres impatients qui veulent emporter l'adhésion à force d'éloquence, voilà plus d'excuses qu'il n'en faut pour nous interdire de condamner les savants qui ne croient pas. Celui-là seul aura le droit de les juger qui sait à quels appels sortis de son Cœur ils ont résisté.

Si l'Homme-Dieu a disparu, s'il se cache pour demeurer parmi nous, c'est pour se faire plus accueillant et pour nous attirer uniquement par sa douceur en respectant notre liberté. Il ne craint pas la concurrence de l'Univers, parce que l'Univers est visible, sans

(33) *Ibidem*, p. 479.
(34) *Les deux sources de la morale et de la religion*, Paris, 1932, p. 343.
(35) Léon Brunschvicg, *Progrès de la conscience*, p. 785.
(36) H. Poincaré, *Dernières pensées*, p. 329.

doute, mais dur, s'imposant, lui, à notre liberté comme à notre connaissance, sans pitié pour notre faiblesse, sans attention pour nos prières. A tous ceux que l'Univers écrase ou moleste, le Christ se présente comme l'unique refuge : « Venez à moi, vous qui souffrez, *et moi je vous soulagerai* » (*Mt. XI, 28*). *L'Univers impitoyable est* le rabatteur qui a pour mission d'aider le divin Chasseur des âmes à les prendre dans ses filets d'amour. Hélas ! tel est l'aveuglement des hommes qu'ils courent au-devant du rabatteur, au lieu de s'enfuir, et s'attachent à lui, qui pourtant les heurte et les blesse. Comme les Juifs préférant Barabbas à Jésus, l'humanité opte pour le Monde en qui elle retrouve sa froideur et son égoïsme. Il faudra donc que cet Univers se fasse de plus en plus hostile, qu'il s'insurge contre ses adorateurs et les repousse et les jette de force dans les bras du Sauveur.

« La science moderne, dit Chesterton, se meut vers le surnaturel avec la rapidité d'un express » (37). Pour qu'elle progresse dans ce sens-là, elle aura à subir bien des déceptions. Il faudra d'abord qu'elle rétracte son erreur originelle et cesse de préférer les phénomènes télescopiques et microscopiques aux apparences vulgaires. Elle devra s'humilier et reconnaître que le Livre de Dieu est lisible sans lunettes ! *Les savants devront se considérer eux-mêmes comme des illettrés*, s'ils veulent réapprendre à lire ; redevenir comme de petits enfants, s'ils ont encore le désir de trouver un sens à l'Univers. Malheureusement « il n'y a point de comète, de strate rocheuse, de fossile, de poisson, de quadrupède, d'araignée ou de champignon, qui, par soi-même, n'intéresse plus les savants et les classificateurs, que le sens et le dernier mot du système des choses » (38). C'est pourquoi, malgré toutes les recherches qui se sont multipliées depuis la Renaissance au prix d'efforts inouïs, « la littérature n'a pas encore un seul livre où le symbolisme des choses soit scientifiquement révélé » (39). C'est que la science moderne a voulu savoir ce qu'était l'Univers *sans l'homme* (40) et que l'Univers est inintelligible *sans l'Homme-Dieu.* Pour que la science moderne se convertisse, il est nécessaire que le chemin qu'elle a pris lui apparaisse enfin comme une impasse. *Quand le Monde sans l'homme se manifestera comme une absurdité, alors la science sera mûre pour découvrir dans l'Homme-Dieu la clef de l'Univers.*

Namur. René THIBAUT, S. I.

---

(37) *Orthodoxie*, tr. fr., Paris, 1923, p. 219.
(38) Emerson, *Les Surhumains*, tr. fr., p. 113.
(39) *Ibidem.*
(40) Sans l'homme *sujet*, bien entendu, le supérieur à la matière, l'esprit créé immédiatement par Dieu. Cfr Sertillanges, *Les sources de la croyance en Dieu*, Paris, 1938, p. 171. — *Dieu ou rien*, Paris, 1933, I, pp. 158-161. — Les phénomènes télescopiques et microscopiques sont moins *subjectifs*, plus *déshumanisés*, que les apparences vulgaires et d'autant plus scientifiques !